

Leigh Brackett

STARK

et les Rois des étoiles

Ray Bradbury & Edmond Hamilton





Stark et les Rois des étoiles



Leigh Brackett

Ray Bradbury

Edmond Hamilton

Stark et les Rois des étoiles

Ouvrage composé
par Pierre-Paul Durastanti

Du même auteur
chez le même éditeur

- *Le Grand Livre de Mars*

Si vous voulez être tenu au courant de nos publications,
écrire aux auteurs, illustrateurs, ou recevoir
un bon de commande complet :

Le Béal'®
50, rue du Clos
77670 Saint-Mammès
France

ou

www.belial.fr

venez discuter avec nous sur forums.belial.fr
recevez notre newsletter en vous inscrivant sur www.belial.fr/pages/newsletter

Titres originaux :

Story-Teller of Many Worlds (par Edmond Hamilton)

Lorelei of the Red Mist (avec Ray Bradbury)

Enchantress of Venus

Stark and the Star Kings (avec Edmond Hamilton)

The Ginger Star

The Reavers of Skaith

The Hounds of Skaith

© 1977, 1946, 1949, 2005, 1974 & 1976

by Leigh Brackett, Ray Bradbury et Edmond Hamilton

Romans et nouvelles traduits de l'anglais (É-U) par Mary Rosenthal,
à l'exception de *Story-Teller of Many Worlds*, traduit par Brian Hester,
et *Stark and the Star Kings*, traduit par Pierre-Paul Durastanti

Traductions françaises revues et complétées
par Pierre-Paul Durastanti & Olivier Girard

© 2013, le Béal'® pour la présente édition

Illustration de couverture & frontispice page 1 © 2013, Elian Black'Mor
Illustrations page 22, 82, 144, 182, 336 & 502 © Philippe Caza,
que l'éditeur remercie ici pour sa précieuse collaboration

Collection « Kvasar » dirigée par Olivier Girard

Les éditions du Béal', malgré leurs recherches, n'ont pu retrouver certains des traducteurs ou ayants droit du présent ouvrage. Les droits d'auteur qui leur sont dus sont tenus à leur disposition

Sommaire

| | |
|---|-----|
| Avant-propos, par Pierre-Paul Durastanti | 11 |
| Une jeune femme bronzée, par Edmond Hamilton | 15 |
| Lorelei de la Brume rouge | 23 |
| Magicienne de Venus | 83 |
| Stark et les Rois des étoiles | 145 |
| L'Étoile Rousse | 183 |
| Les Chiens de Skaith | 337 |
| Les Pillards de Skaith | 503 |
| Glossaire des noms, lieux et personnages | 675 |
| | |
| Bibliographie de Leigh Brackett, par Alain Sprauel | 681 |
| Textes inclus | 695 |

Avant-propos

par Pierre-Paul Durastanti

Durant près de quarante ans, Leigh Brackett (1915-1978) a donné ses lettres de noblesse à l'aventure, non seulement dans le cadre d'une science-fiction volontiers exotique, mais aussi comme auteure de polars, de westerns, et de scénarios dans ces trois genres. L'article qui suit cette courte introduction, signé Edmond Hamilton, son mari pendant trente ans, récapitule cette carrière et offre un portrait affectueux de ce « garçon manqué ».

Ce fort volume réunit l'ensemble des récits non-martiens consacrés par Brackett à son héros fétiche Eric John Stark, qui l'a lui aussi accompagnée durant trois décennies. Écrire, c'est tricher un peu : le sommaire inclut un texte de Stark qui débute sur Mars (mais se déroule ailleurs pour l'essentiel), et un autre met en scène Hugh Starke, un protagoniste qu'on considérera soit comme une première version du héros trois ans avant l'apparition initiale de celui-ci, soit comme un cousin lointain, ce qui expliquerait la variante orthographique.

On notera aussi la présence exceptionnelle, à tous les sens du terme, de deux co-auteurs. Le premier, Ray Bradbury, a été appelé en renfort quand Brackett, son amie qui lui avait servi de mentor et de tutrice, s'est trouvée dans l'incapacité, à cause de son embauche par Howard Hawks pour travailler sur le film *Le Grand sommeil*, d'après le livre de Chandler, de finir dans les temps un court roman pour *Planet Stories*, « Lorelei de la Brume rouge ». « *Il n'avait que mes pages pour se guider. En ce temps-là, je n'effectuais jamais de plan préalable (ce qu'il m'est souvent arrivé de regretter) et je n'avais pas la moindre idée de la direction dans laquelle l'histoire évoluerait. Il s'en est donc emparé et l'a terminée tout seul comme un grand. Je n'en ai pas lu une ligne avant qu'il ne me la rende achevée et je n'en ai pas changé un mot ensuite. Je reste convaincue qu'il s'est mieux tiré de la seconde moitié que je n'y serais parvenue. Sa contribution commence par la phrase : Il vit le troupeau, gardé par d'autres chiens dorés.* ⁽¹⁾ »

(1). « Introduction » (p. 7), in *The Best of Planet Stories*, anthologie réunie par Leigh Brackett, Ballantine Books, janvier 1975.

Quant à la collaboration Brackett-Hamilton, « Stark et les Rois des étoiles », jusqu'ici inédite en langue française, elle est longtemps restée mythique. Réalisée au début des années soixante-dix pour l'anthologie *The Last Dangerous Visions* que projetait Harlan Ellison et qui n'a à ce jour toujours pas paru, elle constitue, comme le rappelle le couple dans sa courte introduction, leur seule collaboration *authentique*. Ainsi que tous deux l'ont reconnu plus tard, c'est Hamilton qui s'est chargé en 1964, et sous couvert d'anonymat, de rallonger pour Ace Books les aventures d'Eric John Stark sur la Planète rouge, *Le Secret de Sinharat* et *Le Peuple du Talisman* (romans figurant dans *Le Grand livre de Mars*, le précédent omnibus de Brackett réuni par nos soins⁽²⁾), à partir de deux longs récits antérieurs de son épouse.

On terminera le tour d'horizon des premiers textes à ce sommaire par « Magicienne de Vénus », qui nous propose un cadre saisissant dont l'auteure a également beaucoup usé mais que les éditeurs français ont, pour l'heure, moins mis en valeur.

Il reste que le plat principal de ce gros bouquin, après ces divers hors d'œuvre et entrées, c'est la trilogie de Skaith, qui a marqué, à partir de 1974, le dernier regain d'activité de Brackett dans nos genres. Toujours chatoyante, mais plus crépusculaire, située dans un système solaire lointain du fait de l'invalidation des Mercure, Vénus et Mars de la SF de papa (et de maman) après l'exploration de ces planètes par des sondes terriennes, elle constitue un véritable testament littéraire. Allons, en voyage : l'Étoile Rousse nous attend.

(2). *Le Grand livre de Mars*, édition du Béliar, mai 2008, omnibus réunissant *L'Épée de Rhiannon*, *Le Secret de Sinharat*, *Le Peuple du talisman*, et le recueil *Les Terriens arrivent*. (Les notes sont des correcteurs.)

Une jeune femme bronzée

par Edmond Hamilton

Il y a pas mal d'années, l'auteur de ce volume était une petite fille bronzée, fine, musclée, qui arpentait la plage californienne devant la maison de son grand-père en jouant au pirate. Si j'en crois sa famille, c'était un garçon manqué, un vrai casse-cou. Un jour, toutefois, une découverte l'a transportée vers de lointains royaumes beaucoup plus fascinants que les rivages de la baie de Santa Monica ou les pirates imaginaires.

Cet événement, c'était un cadeau, un livre choisi au hasard : *Les Dieux de Mars*, d'Edgar Rice Burroughs. Dans ce classique de l'aventure sur une planète hantée à l'agonie, Leigh a trouvé la source de nouveaux rêves bien plus vastes. Des années après, il inspirerait un Mars haut en couleur — ses cités dépravées des Bas-Canaux, ses nomades du désert, ses secrets perdus... un univers antique de magie et de mystère.

Après les premiers récits martiens, Leigh a créé Vénus, sa planète à elle, riche de splendeurs comme les monts des Nuages blancs et l'océan des Opales matinales. Bientôt elle écrivait des aventures à profusion et décrivait des mondes fictifs entiers.

Ici, je me permets une note personnelle. J'ai connu et fréquenté Leigh durant les étés 1940 et 41, que j'ai passés en Californie. De retour en Pennsylvanie, j'ai lu ses premières nouvelles publiées, des récits d'action à mon sens aussi bons que truculents.

Deux ans plus tard, découvrant en revue « *The Jewel of Bas* », son plus long texte de l'époque, j'ai vraiment pris conscience de son talent. Il s'agissait là encore d'une aventure à suspense, mais il y avait du nouveau. D'abord, le héros et l'héroïne, protagonistes obligés de ce genre de récit, avaient disparu, remplacés par Souris et Ciaran, des personnages aussi crédibles que l'était le paysage extraterrestre. Habitué des robots, la puissance et l'étrangeté de ses androïdes m'ont par ailleurs frappé. Une fois la nouvelle terminée, j'ai secoué la tête, ébahi, et dit : « Hé ! Cette fille écrit drôlement bien ! »

« *The Veil of Astellar* » m'a tout autant étonné. Cette histoire sombre, entêtante, d'un homme qui trahit son peuple pour l'amour d'une extraterrestre m'a paru, et me paraît encore, d'une grande force. J'ai toujours cru que le personnage principal s'inspirait d'Humphrey Bogart. Même si Leigh refuse de le confirmer, je sais qu'il lui inspirait une grande admiration. Chaque fois que je relis ce texte, je crois réentendre cet inoubliable timbre feutré en voix off.

Coincidence, peu après « *Astellar* », Howard Hawks a engagé Leigh afin d'écrire *Le Grand sommeil*, avec le couple Bogart-Bacall, aux côtés de William Faulkner en personne. Elle allait passer deux ans à Hollywood et travailler sur divers scénarios.

Mais à mon retour en Californie, durant l'été 1946, une grève paralysait l'industrie du cinéma. Aussi, après notre mariage en fin d'année, Leigh a renoué avec ses premières amours, la S.-F., Mars et Vénus, pour créer son plus célèbre personnage : le grand, l'indompté Eric John Stark, ce fabuleux Terrien élevé sur la redoutable Mercure, dont les aventures devaient l'occuper durant de nombreuses années et la conduire jusqu'au cycle de Skaith.

Un des premiers récits plongeait Stark au cœur de la Vénus de Brackett. « *Magicienne de Vénus* » reste pour moi l'un des plus beaux de la série. Un héros tout juste sorti de la sauvagerie y affronte des oligarques démoniaques, les Lhari, qui règnent sur l'extraordinaire paysage vénusien. Les scènes dans les profondeurs de l'océan gazeux qu'est la mer Pourpre débouchent sur un conflit... et un échec.

Il s'agit bien d'un thème récurrent dans l'œuvre de Leigh Brackett : l'homme fort et sa quête de l'inaccessible rêve qui, une fois obtenu, se dissout en fumée. Du personnage de « *The Veil of Astellar* » jusqu'au Jim Beckwourth de son superbe roman historique *Follow the free wind*, chacun de ses héros poursuit un objectif qui restera juste hors de portée, même si l'échec ne constitue pas tout à fait un fiasco. Avec son impossible quête du Feu lunaire sur les mers étranges de Vénus, « *La Lune disparue* »⁽¹⁾ participe de cette thématique, tout comme « *Shannach — the Last* », qui inspire une étrange sympathie pour l'extraterrestre inhumain dont la défaite ultime représente une victoire.

À chaque planète, Leigh a bâti un nouveau décor, et même s'il manque à Mercure la beauté luxuriante de Vénus ou la lugubre froideur

(1). In *Océans de Vénus*, Temps Futurs, 1981.

de l'antique Mars, sa création se pare d'une autorité incontestable. La nature y est l'ennemi, redoutable. À l'époque, pour écrire, on se nourrissait des hypothèses formulées par les savants et les astronomes. Ils nous décrivaient Mercure comme gardant toujours une face exposée au Soleil, et l'autre tournée vers le vide interstellaire. Entre ces deux extrêmes d'une chaleur atroce et d'un froid persistant, passait une Ceinture Crépusculaire où se succédaient les aubes et les couchants, du fait de l'oscillation du globe, et où toute vie avait dû se réfugier. Aujourd'hui, ces théories sont battues en brèche par l'observation scientifique moderne, mais je crois que cela n'enlève rien à la validité et à la splendeur du monde conçu par Leigh, dont les montagnes colossales jaillissent littéralement au-delà des cieux, dont les vallées perdues encaissées entre ces murs se voient balayées par d'effroyables tempêtes et ensevelies sous les chutes de pierre soudaines, où la vie n'est qu'un phénomène rare sans cesse en butte à la chaleur et au froid, à la soif et aux privations : un bel avant-poste de l'Enfer. Il s'agit là du monde qui a engendré Eric John Stark, mais elle l'a réutilisé pour d'autres récits, dont « *Shannach* » est le meilleur.

Avant de clore sa série d'explorations spatiales pour recentrer ses écrits sur la Terre, Leigh Brackett a livré sa dernière nouvelle martienne, l'une des plus belles, des plus poignantes, « *Les Derniers jours de Shandakor* »⁽²⁾. C'est une somme, un résumé de sa vision de Mars. Les vieilles gloires s'estompent, disparaissent ; les rêveurs de Shandakor, évoquant telles des ombres les souvenirs des légendes anciennes, font sans doute écho à l'adieu de Leigh qui prenait congé avec tristesse de ce monde merveilleux forgé à partir de ses visions d'enfant, de ses lectures de Burroughs sur la plage californienne.

Ce retour à l'inspiration terrienne a engendré le plus majestueux de ses romans, *Le Recommencement*⁽³⁾, un tableau prophétique d'un monde post-atomique qui atteint presque désormais au rang de classique⁽⁴⁾. Elle a trouvé l'inspiration dans la commune de Kinsman (Ohio) où elle vit six mois sur douze (l'autre moitié de l'année, elle réside dans le désert de Californie). Dès sa première visite en Ohio, la vie simple et fruste des Amish au sein de la civilisation l'a fascinée.

(2). In *Le Grand livre de Mars*, Le Béliat, 2008.

(3). Opta, « CLA » n°63, 1976.

(4). Son inclusion en 2012 dans un des deux volumes sur la S.-F. des années 50 de la Library of America (notre « Pléiade », si on veut) ne laisse plus de doute sur son statut : il y côtoie *Planète à gogos*, de Pohl, *Les plus qu'humains*, de Sturgeon, et *L'homme qui rétrécit*, de Matheson.

Si notre monde actuel venait à disparaître, leur mode d'existence ne préfigurerait-il pas la seule adaptation possible à un univers non-mécanique ? Voilà le point de départ.

J'ai toujours admiré l'aisance avec laquelle Leigh savait passer d'un genre littéraire à l'autre. En dix-huit mois, sur 1956 et 1957, elle a écrit *Le Recommencement* et deux romans policiers : *Sonnez les cloches*⁽⁵⁾, dont on a tiré plus tard un film avec Alan Ladd⁽⁶⁾, et *An Eye for an eye*, qui a servi de base à la série TV *Markham*⁽⁷⁾.

À la fin de cette période, elle a regagné Hollywood et retrouvé son réalisateur favori, Howard Hawks, pour qui elle allait écrire *Rio Bravo*, premier film d'une série d'épopées destinées à John Wayne, avant *Hatari !*, une histoire de brousse africaine, *El Dorado* et *Rio Lobo*, deux westerns célèbres. Je me souviens d'une dispute qui l'a opposée à Hawks et Wayne pour *El Dorado*. Ces deux derniers voulaient y faire le remake d'une scène déjà tournée dans *Rio Bravo* ; Leigh s'y opposait. « Pourquoi ne pas la reprendre ? » demandait Howard Hawks, et le Duke surenchérisait : « Si ça a marché la première fois, ça marchera la seconde. » Leigh racontait : « Moi, je la trouvais trop copiée sur l'autre, mais j'ai dû m'avouer vaincue devant un tel tir groupé, alors j'ai ravalé ma fierté et réécrit la scène. »

Au fil des ans, elle a continué de fournir diverses adaptations pour Hollywood. L'une des plus récentes concerne le roman de Raymond Chandler, *Sur un air de navaja*⁽⁸⁾. Après avoir lu son scénario du *Grand sommeil*, qui remontait à plus de vingt-cinq ans, le producteur a estimé qu'il n'y avait pas mieux que Leigh Brackett pour dépeindre Philip Marlowe. Elle est allée à Londres en avion par deux fois afin d'assister à des réunions, puis elle a rédigé le script ici, dans notre ferme de l'Ohio.

Mais, entre deux films, elle retournait toujours à la S.-F. Une grève des scénaristes lui a offert des loisirs inespérés et l'opportunité de renouer avec son héros favori, Eric John Stark : *L'Étoile Rousse*, *Les Chiens de Skaith* et *Les Pillards de Skaith* ont permis à ce dernier d'aborder une autre galaxie et d'échapper aux étroites limitations de

(5). Gallimard, « Série noire » n° 406, 1957.

(6). *Lutte sans merci*, Philip Leacock, 1962.

(7). Deux saisons (59 épisodes au total), en 1959 et 1960, sur la chaîne CBS.

(8). Réalisé par Robert Altman en 1973, ce film, avec Eliott Gould, est sorti en France sous le titre *Le Privé*.

notre système solaire ; les Mars et Vénus d'antan ont laissé place à la superbe Skaith.

Je me dois de mentionner que Leigh possède bien d'autres compétences. Après avoir obtenu ses diplômes en Californie, elle a aussitôt trouvé du travail en tant que professeur d'art dramatique et de natation, deux domaines où elle excellait. Même aujourd'hui, elle reste une véritable championne de nage. Et est-ce trahir un secret d'avouer qu'elle a toujours regretté sa vocation manquée d'actrice ?

Elle allait devoir démontrer d'autres talents après notre installation dans le Middle West. L'été 1949, on était partis en voyage vers l'Est avec Henry Kuttner et C. L. Moore, deux de nos plus vieux amis, précurseurs du mariage-entre-auteurs-de-S.-F. J'ai toujours plaisir à évoquer ce périple merveilleux et inattendu, avec ses moments invraisemblables, tel celui où Henry est tombé nez à nez avec un éléphant... au cœur de l'Iowa.

De retour dans la région, en 1950, on a décidé d'y acheter une maison, une petite ferme ancienne typique de l'Ohio. Construite en 1819, elle se situait non loin de Kinsman, localité très « Nouvelle-Angleterre ». On ignorait qu'on venait aussi d'acquérir un bon paquet de soucis. Laisse à l'abandon durant des années, la maison ne possédait pas l'électricité ; quant à son alimentation en eau, elle dépendait d'un vieux puits de pierre qui remontait à la Guerre de Sécession.

Comme bien des jeunes d'aujourd'hui, on a entrepris de restaurer cette ruine et de vivre à la dure. Dans la cour, les mauvaises herbes, qui atteignaient un mètre de haut, avaient tout envahi. Leigh a acheté au village une faux gigantesque, aussi grande qu'elle. Et je nous revois encore — moi à ma table de travail, l'observant, et elle, solidement campée sur ses jambes, au milieu de cette jungle, à balancer sa faux. Par quel miracle, n'ayant jamais manié une telle arme auparavant, ne fauchait-elle pas ses propres chevilles ?

Ce n'était qu'un début. Au fil d'années d'efforts qui nous ont vu transformer une relique du passé en lieu vaguement habitable, Leigh s'est affairée à diverses tâches : charrier d'énormes pierres dans le jardin, poser parquets et lambris, et même, au moins une fois, fixer les nouvelles tuiles du toit. Entre deux chantiers, pour le plaisir, on courait les bois, faisant ample provision de mûres et de framboises sauvages. Le soir, elle préparait les confitures et les gâteaux. Et le lendemain, tout aussi naturellement, elle revenait à la machine à écrire...

Au début de l'hiver 1966, on rentrait d'Hollywood, où elle venait d'achever le script d'*El Dorado*, et on allait repartir pour un grand voyage prévu de longue date qui devait nous conduire en Égypte, en Perse et au Moyen-Orient. Or, au début du printemps, Leigh avait planté des navets qu'il fallait déterrer avant les gelées. Je nous revois encore essayer, avec nos pelles et nos fourches, de retirer ces maudits navets qui, pris dans la boue, semblaient inamovibles — plus on s'escrimait, plus on s'enfonçait dans cette gadoue. Je me souviens avoir marmonné : « Drôle d'interlude entre Hollywood et l'Égypte. » Et ma Leigh de répondre : « Ce sont de bons navets, il faut les mettre à l'abri avant notre départ », avant de continuer à creuser...

La seule activité de plein air qu'elle boycotte, c'est la chasse. Je m'étais offert un magnifique Sako .222, idéal pour tirer les marmottes qui creusaient des trous à tous les coins de notre prairie. Quand j'ai voulu m'en servir, je me suis heurté à une forte opposition de la part de Leigh. Elle avait pris l'habitude d'observer les petites bestioles par la fenêtre chaque fois qu'elle levait les yeux de sa machine à écrire. Elle les considérait comme de véritables animaux familiers. Pourquoi les tuer, alors ? Inutile d'ajouter que mon fusil de haut vol, avec sa magnifique lunette d'approche, est resté dans son étui.

On croirait que, pour deux écrivains professionnels, se marier et cohabiter pourrait engendrer de multiples problèmes, mais non. Chacun, sachant d'expérience qu'écrire peut être difficile, respecte les habitudes de son conjoint. Que l'un s'enferme avec sa machine, et pour rien au monde l'autre ne le dérangera.

On m'a souvent demandé pourquoi on n'avait jamais écrit en commun. Bon, il y a eu diverses collaborations, certes officieuses, mais ce n'est que récemment qu'on a passé une alliance pour participer à l'anthologie que prévoit Harlan Ellison sous le titre de *Last Dangerous Visions*. On a choisi de mettre chacun en scène nos héros favoris : pour Leigh, bien sûr, Eric John Stark, et pour moi les Rois des Étoiles, cette fastueuse bande d'aventuriers du futur lointain que j'ai dépeints voici bien des années. On a ainsi écrit « *Stark et les Rois des étoiles* », qui paraîtra l'an prochain ⁽⁹⁾.

On a vite constaté, en travaillant ensemble, que nos méthodes différaient du tout au tout. Je démarre par un synopsis ; à ma grande

(9). En réalité, l'anthologie d'Ellison, véritable serpent de mer, reste inédite à ce jour, et le fameux récit en collaboration du couple Brackett-Hamilton, que vous pouvez bien entendu lire dans ces pages, n'a paru qu'en 2005 aux USA.

surprise, quand j'ai demandé : « Où est ton intrigue ? », Leigh m'a répondu : « Il n'y en a pas... Je me contente d'entamer la première page et de laisser venir. » Pour moi, c'est du pur délire, mais avec elle, ça semblait marcher assez bien.

On ne lit jamais l'œuvre de l'autre avant qu'elle ne soit finie. Sinon, les suggestions ou les critiques, aussi fondées soient-elles, jettent à bas toutes les idées qu'on a pu avoir. On se retrouve perdu et l'histoire se dissout dans un brouillard d'idées contradictoires avant même que d'être rédigée.

Cette règle a connu une seule exception. En écrivant *Follow the free wind*, Leigh éprouvait une certaine anxiété à l'égard de mes réactions. Elle savait que Jim Beckwourth, le vaillant mulâtre parti dans l'Ouest et devenu l'un des plus grands explorateurs et trappeurs de son époque, était un de mes héros. Elle craignait que je prenne ombrage du portrait qu'elle en traçait. Aussi, après avoir terminé chaque section du livre, elle me la donnait à lire. Et j'ai répondu tout du long : « Parfait. Continue comme ça. »

J'ai débuté dans la profession une douzaine d'années avant Leigh, et pourtant je dois reconnaître ma dette envers elle, car j'ai beaucoup appris à son contact. J'écrivais à toute allure et mes récits abondaient en passages rédigés à la hâte. J'ai vite découvert qu'avoir chez soi son critique personnel réfrénait radicalement toutes velléités de bâclage.

Et elle était la plus attentionnée des critiques. Quand je lui donnais une nouvelle à lire, je savais que si ses commentaires étaient enthousiastes, ça allait. Si c'était un peu moins bon, jamais elle n'aurait dit : « Ça ne va pas. » Je la voyais froncer les sourcils tout en cherchant ses mots avec soin. « Je trouve que tu as bien réussi tel ou tel personnage secondaire. » Rien sur le fait que le reste était à jeter, mais le message passait. Et chaque fois que je m'attirais une de ces remarques gentilles et prudentes, je recommençais à zéro.

Mon style en a bénéficié, après toutes ces années de production effrénée à destination des *pulps*. Je crois, et d'autres personnes me l'ont assuré, que mon travail a évolué dans le bon sens. De ça — et d'un bon million d'autres choses —, je veux la remercier.

Kinsman, Ohio
7 juillet 1976⁽¹⁰⁾

(10). Soit sept mois avant le décès d'Edmond Hamilton, survenu le 1^{er} février 1977.



Stark et les Rois des étoiles

(avec Edmond Hamilton)

Quand on s'est mariés, il y a de ça vingt-six ans et demi, on croyait qu'il nous serait facile et agréable de collaborer. Désormais, on produirait deux fois plus de textes pour moitié moins d'efforts.

On a essayé. Une fois.

Hamilton devait prévoir son intrigue jusqu'au bout. Brackett ne s'intéressait qu'au début du récit. Bref, nos méthodes de travail s'opposaient en tous points et, afin de préserver la paix du ménage, on a résolu de faire machine à écrire à part.

Au fil des ans, nos systèmes respectifs ont évolué. Hamilton n'a plus besoin de coucher sur le papier tout son canevas. Brackett a souvent le sien en tête. Le style et les idées ont mué aussi. On a donc décidé de retenter le coup et de voir ce qui se passerait, une fois d'accord sur le concept, en utilisant nos personnages préférés.

Voici donc notre première, et unique, collaboration authentique.

*Leigh Brackett,
Edmond Hamilton*

Sous l'équateur, la Grande faille s'étire au sud-ouest, entaille prodigieuse sur le ventre brun et aride de Mars. Long de trois mille cinq cents kilomètres, profond de six mille mètres par endroits, ce vide énorme grouille des mythes et superstitions de plus de millénaires que les Martiens eux-mêmes n'en tiennent le compte.

Sur le sol de cette vallée obscurcie par la nuit, Eric John Stark cheminait seul.

La convocation ne concernait que lui. Il l'avait reçue à l'improviste, dans la froidure abrasive de son camp au milieu des Terres sèches. Une voix puissante avait retenti sous son crâne — puissante, mais posée, et aussi incontestable que la mort.

« Oh ! N'Chaka, Homme-sans-tribu. Le Seigneur de la Troisième courbe t'enjoint de venir. »

Mars tout entier le savait : celui qui se faisait appeler le Seigneur de la Troisième courbe avait son repaire depuis de nombreuses vies au tréfonds de la Grande faille.

Était-il humain ? Nul ne le savait. Même les Ramas, les Martiens quasi immortels que Stark avait combattus dans la ville morte de Sinharat, l'ignoraient — mais ils redoutaient sa force.

Le Terrien y avait réfléchi durant peut-être une heure, regardant la poussière rouge balayer le paysage érodé par les ans, ce paysage qu'un jour bizarrement éteint dépouillait de tout caractère familier.

Il trouvait étrange que cette convocation arrive à cet instant ; étrange que le Seigneur de la Troisième courbe l'appelle par ce nom que peu connaissent et moins encore utilisent, différent de son patronyme et venu du clan de sous-hommes qui l'avait élevé ; étrange surtout que cet auguste individu semble avoir besoin de lui, sous un nom ou sous un autre, à un moment ou à un autre.

Mais c'était peut-être bien le cas.

De toute manière, on se retrouvait rarement invité en présence d'une Légende.

Il poussait donc sa monture écailleuse dans la nuit perpétuelle de la vallée, en direction de la Troisième courbe. Même si la voix puissante

n'avait plus retenti dans son esprit, il savait précisément, depuis qu'elle s'était exprimée, comment atteindre sa destination.

Pour l'heure, il s'en approchait.

Loin sur sa droite, une chiche lueur surgit, un simple rai, comme étranglé à sa naissance, mais bel et bien là. Peu à peu, il gagna en brillance et changea de position tandis que la bête poursuivait son chemin le long de la Troisième courbe.

La clarté rougeâtre s'accrut jusqu'à devenir un point lumineux bien distinct.

La bête renâcla, tourna sa tête disgracieuse et siffla à l'adresse des ténèbres sur sa gauche.

« Qu'est-ce qui se passe ? » lui demanda Stark avant de porter la main vers l'arme à sa ceinture.

Il ne voyait rien, mais crut entendre un rire ténu résolument inhumain.

Bientôt, il retira sa main. Sans nul doute, le Seigneur de la Troisième courbe possédait des serviteurs et leur appartenance au genre humain paraissait peu probable.

Calottant sa monture, il reprit sa route, le regard fixé droit devant. Il répondait à une invitation et il voulait bien être pendu s'il montrait une quelconque anxiété.

L'animal cheminait bon gré mal gré à pas feutrés. Le rire démoniaque dérivait dans l'obscurité, tantôt proche et tantôt éloigné. Le point lumineux grandit jusqu'à devenir un rectangle vertical en partie voilé de volutes de brume qui semblaient émaner d'un espace invisible.

Le rectangle luisant formait une grande embrasure dans le flanc d'un édifice dont la forme et les dimensions restaient indiscernables sous ce linceul de nuit. Stark jugea qu'il pouvait s'agir d'une colossale citadelle qui, dressée dans les ténèbres perpétuelles de l'abysse, ne se révélait que par cette unique ouverture.

Il mit pied à terre devant cette porte, qu'il franchit, pour aboutir dans un chaos brumeux. Les volutes grises lui dissimulaient tout de cette salle ou caverne, hormis son immensité.

Il s'immobilisa et attendit.

Durant un long moment, seul le silence régna, avant que ne résonne de nouveau quelque part dans le brouillard le suave murmure de ce rire maléfique.

« Préviens ton maître, lança Stark à son adresse, que N'Chaka se tient à sa disposition. »

Des gloussements retentirent, et des pas précipités qui semblaient tourner en rond, puis la voix puissante et posée dont il gardait le souvenir s'exprima sans qu'il sache, au premier abord, si elle résonnait dans son esprit ou dans ses tympan — les deux, peut-être.

« Je suis là, N'Chaka.

– Dans ce cas, montre-toi. Je ne négocie qu'avec quelqu'un dont je vois le visage. »

Personne n'apparut. La voix répliqua, avec une infinie douceur : « Qui a parlé de négociier ? Le couteau tenu en main négocie-t-il avec son propriétaire ?

– Ce couteau-ci le fait. Tu dois avoir besoin de moi, ou tu ne m'aurais pas amené ici. Si tu as besoin de moi, tu éviteras de ma détruire par simple arrogance. Aussi, montre-toi et discutons.

– Ici, dans ma retraite éloignée, les voix du vent m'ont raconté bien des choses sur le Terrien à deux noms qui ne vient pas de la Terre. Il semblerait qu'elles aient dit vrai. »

Des sandales raclèrent la pierre. Les volutes grises se retirèrent. Le Seigneur de la Troisième courbe apparut devant Stark.

Jeune homme vêtu de l'antique tenue martienne — simple toge effleurant le sol —, il possédait un visage lisse et imberbe d'une incroyable beauté.

« Tu peux m'appeler Aarl, reprit-il. C'était mon nom d'homme, il y a de cela bien longtemps. »

Le Terrien sentit ses poils se dresser sur sa nuque. Dans ces traits juvéniles, les yeux étaient aussi noirs, aussi vieux et aussi profonds que l'espace, dotés d'un savoir et d'une force inhumaines, susceptibles de dérober une âme pour l'engloutir. Ils l'effrayaient. S'il les fixait, il éclaterait comme du verre défectueux. Mais il était trop fier pour détourner son regard.

« Dois-je comprendre que tu existes sous cette forme depuis des temps immémoriaux ? demanda-t-il.

– J'ai revêtu bien des formes, dit Aarl. L'apparence n'est qu'illusion.

– La tienne, peut-être. La mienne est constituante de ma personne. Bref ! J'ai effectué un long trajet. Je suis fatigué, affamé et assoiffé. Les sorciers n'observent-ils pas les lois de l'hospitalité ?

– Mais si, pour ce qui me concerne. Viens. »

Ils s'enfoncèrent dans ce que Stark estima être, se basant sur les échos, une longue salle au plafond élevé. Les serveurs invisibles ne faisaient plus aucun bruit.

La brume se retira davantage. Il discernait à présent des murs de pierre noire qui atteignaient bel et bien une certaine hauteur et qui présentaient des motifs ignés — arabesques scintillantes, mobiles et changeantes. Mais ces dessins avaient un aspect troublant. Il finit par voir qu'ils semblaient corrodés, ternis, comme la clarté solaire à la surface de Mars.

« Ainsi les ténèbres rampent ici aussi... »

– Oui. » Aarl lui jeta un regard en biais sans cesser sa marche. « Comment les hommes de science font-ils pour l'expliquer aux gens des neuf mondes ? »

– Tu le sais déjà, bien entendu.

– Oui. Fais-moi plaisir, cependant.

– Ils disent que le Système solaire a pénétré dans un nuage de poussière cosmique qui réduit la luminosité de l'astre du jour.

– Et ils ont foi en cette fable, ces hommes de science nantis d'une panoplie d'instruments ? »

– Je l'ignore. Ils parlent de la sorte pour prévenir une panique générale, évidemment.

– Et tu les crois ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Je me suis trouvé sous les tentes des nomades des Terres sèches, et leurs sages ont une opinion différente. Selon eux, cette chape d'obscurité n'est pas une chose inerte, mais une force agissante.

– Alors ils sont sages. Il ne s'agit pas d'un nuage de poussière. Loin de là ! » Aarl s'immobilisa. Une note fiévreuse gagnait sa voix. « Conçois-tu une puissance vampirique qui se repaît d'une énergie volée à un vide immense, plus vaste que tu ne peux l'imaginer ? Une puissance qui, incontrôlée, dévorera non seulement la clarté solaire, mais aussi la gravité qui lie la famille des mondes ? Qui finira par annihiler le système entier ? »

Son visiteur le dévisagea, stupéfait ; il ne voulait pas souscrire à cette possibilité, mais...

Le Seigneur de la Troisième courbe prit son poignet dans une main glacée.

« J'ai peur, Stark. Mes pouvoirs sont considérables, et cependant ils n'opéreront pas sans aide contre un tel adversaire. Voilà pourquoi j'ai besoin de toi. *Besoin*, oui. Viens, tu vas comprendre... »

Ils gagnèrent, tout en haut de la citadelle, une pièce bordée de brume où ils s'assirent. Stark se rappelait les paroles d'un vieux lai : *Craignez le Seigneur de la Troisième courbe. Craignez-le, car il maîtrise le temps.*

« Ce vaste néant dont je parle ne se limite pas à une dimension spatiale, dit Aarl. Regarde. »

Le Terrien leva les yeux vers le rideau de brouillard et se retrouva captivé par l'incroyable spectacle qui s'y affichait — champ d'étoiles où les tréfonds lugubres du vide servaient d'arrière-plan au chaos flamboyant des soleils. Attiré par cette immensité, il eut l'impression d'y plonger à une vitesse stupéfiante. Soudain, devant lui, se dressaient deux chaînes stellaires de nébuleuses brillantes, glorieux défilé dans lequel il s'enfonça.

La perspective se modifia, et il aperçut des navires, radieux vaisseaux spatiaux filant dans la jungle céleste.

Ils paraissaient petits et colorés, tels des jouets. Dans un déchirement vertigineux, il retrouva la réalité de son corps et de la pierre froide sur laquelle il était assis.

« Tu as la faculté de projeter ces images dans mon esprit, dit-il. Et tu ne t'en privas pas. »

– Non, mais il ne s'agit pas de simples rêveries. Tu vois ce que j'ai vu par-delà un abîme temporel de deux cent mille ans. Tu vois l'avenir. »

Stark le crut. Le Seigneur de la Troisième courbe n'avait pas acquis une telle stature auprès des humains au fil de maintes et maintes générations en pratiquant l'escroquerie intellectuelle. De pauvres tours de passe-passe que le moindre thaumaturge de village aurait su déjouer n'auraient jamais suffi. Aarl disposait du savoir oublié de l'antique Mars, une science qui, même si elle différait grandement de son équivalente terrienne, n'en était pas moins authentique.

Il contempla la vision sur cet écran de brume. Deux cent mille ans...

« Ces navires, dit l'autre, ces formidables vaisseaux qui atteignent ces vitesses impensables, ce sont les nefes des Rois des Étoiles. »

Le terme, qu'il entendait pour la toute première fois, retentit dans l'esprit du Terrien comme une sonnerie de clairon.

« Les Rois des Étoiles ? »

– Les hommes qui règnent sur cet univers du futur... chacun dans son royaume, sa principauté, sa baronnie.

– Ah ! » Il reporta son regard sur la scène. « Bien entendu. Les contrées spatiales sont trop brillantes pour de sordides bureaucrates en costume froissé qui, tous, essaient de se montrer plus banals que leurs prochains. Oui. Que les Rois des Étoiles soient !

– Tu dois te rendre là-bas, Stark. Dans l’avenir. »

Une petite veine se mit à battre sous l’angle de sa mâchoire. « Me rendre dans l’avenir en personne ? Ta science peut m’envoyer en chair et en os à deux cent mille ans d’ici ?

– Deux ans ou deux millions, cela ne fait aucune différence.

– Et je pourrai revenir ? En chair et en os ?

– Si tu survivs.

– Hum. » Une fois de plus, il contempla cette vision. « Comment irai-je là-bas ? Je veux dire : à quel titre ?

– Celui d’envoyé, de messenger. Quelqu’un doit aller rencontrer ces Rois des Étoiles. » La rage sourdait dans la voix d’Aarl. « J’ai réussi à déterminer que ce danger pour notre Système solaire émane de leur époque. J’ai tenté de les convaincre par l’entremise de mes facultés mentales, sans succès. Ils ne m’ont tout bonnement pas entendu. Voilà pourquoi je t’ai fait mander, Stark.

– Tu as fait mander N’Chaka. » Il sourit. N’Chaka, l’Homme-sans-tribu qui ne gardait nul souvenir de ses vrais parents, l’enfant adoptif des primitifs bestiaux de Mercure l’indomptée, planète maltraitée par le soleil ; N’Chaka, qui portait son manteau d’humanité comme un vêtement d’emprunt mal ajusté et qui, lorsqu’il se mettait en colère, tendait encore à user de ses dents... « Pourquoi vouloir N’Chaka comme ambassadeur à la cour de ces Rois des Étoiles ?

– Pour le motif que, même s’il possède un cerveau d’homme, il demeure, au fond de lui, un animal. Et les animaux n’ont pas pour habitude de mentir, ni de trahir par soif de pouvoir, par cupidité, ou à cause du plus vil des tentateurs, le doute philosophique. » Aarl l’étudia, de son regard rompu aux profondeurs du vide. « En d’autres termes, je peux te faire confiance.

– Tu crois que si on me proposait le trône d’Algol ou de Bételgeuse, je le déclinerais ? s’esclaffa Stark. Le Seigneur de l’Abysses surestime la pureté animale.

– J’en doute.

– Par ailleurs, pourquoi un bâtard terrien ? Pourquoi pas un Martien ?

– Nous gardons trop d’attaches avec notre passé, et notre sol sacré. Tu n’as pas de racines. Ce que tu as, c’est une curiosité dévorante et une rare aptitude à la survie. Sinon, tu ne serais pas ici. » Il leva la main pour prévenir toute réponse. « Regarde. »

La scène se modifia soudain. Désormais, l’écran de brume montrait l’image qu’un fou se faisait de l’espace — des soleils les uns sur les autres, des étoiles mortes, des nébuleuses filamenteuses. Stark paraissait traverser cette jungle cosmique à une vitesse fulgurante.

« On appelle le bras oriental de la galaxie, dans le futur, les Marches des Espaces Inconnus. Il s’y trouve un certain nombre de petits royaumes stellaires... ainsi que ceci. »

Les broches de rubis de deux soleils vénérables épinglaient sur le champ d’étoiles un voile de noirceur déchiré. Stark plongea dans l’obscurité de la nébuleuse sombre et laissa derrière lui des astres ténus, engloutis, traînant leurs planètes vouées à la nuit. Les torsades de poussière se déchiquetaient telles des volutes de fumée sur son passage. Au sortir de cette nuée, il retrouva une clarté étrangement distordue autour d’une zone de vide, de néant, fort différente de ces ténèbres poudreuses. Au travers, il ne distinguait, au sens propre, *rien*. Sa vision paraissait reculer comme si elle percutait un obstacle.

« Même mes facultés mentales échouent à pénétrer ce point aveugle, dit Aarl. Mais c’est de là que provient cette force qui franchit l’abîme du temps pour drainer l’énergie de notre Système solaire.

– Et ma tâche, si j’effectue ce périple, sera des plus simple : découvrir la nature de cette force, sa cause et le moyen de faire cesser son action. » Il secoua la tête. « Ta foi en mes capacités me touche, Aarl, mais voici mon opinion : tu croupis dans cette basse-fosse depuis beaucoup trop longtemps et tu as perdu l’esprit. » Le Terrien se leva et tourna le dos au mur de brouillard. « Tu me confies une mission impossible, et tu le sais.

– Pourtant, il faut l’accomplir.

– S’il s’agit d’un phénomène naturel, comme une distorsion accidentelle du continuum...

– Dans ce cas, bien sûr, nous n’y pouvons rien. Mais je n’y crois pas. » À son tour, Aarl se leva. Il semblait soudain plus grand et son regard adoptait une intensité hypnotique. « Du fait de ce que certains Terriens ont infligé à ta tribu d’adoption, tu ne portes guère la Terre dans ton cœur, pourtant je doute que tu souhaites voir cette planète et ses milliards d’habitants connaître une mort prématurée, sans parler

de Mars, devenue un autre foyer pour toi. Elle aussi devrait survivre longtemps à la venue de la nuit, si tu réussissais. »

La veine battait plus fort sous la mâchoire de Stark. « Par où commencer ? Je ne le saurais même pas. Et ça pourrait me prendre une vie entière.

– On ne dispose même pas de la moitié de ce délai. L'absorption d'énergie ne cesse d'accélérer. Et je peux te dire par où commencer : en t'adressant à un certain Shorr Kan, souverain d'Aldishar dans les Marches, le plus puissant de ces roitelets et de loin le plus rusé. Il se montrera bien disposé envers toi.

– Pourquoi donc ?

– Parce que cette force affecte *aussi* son domaine. Tu dois trouver le moyen d'obtenir son aide.

– À t'entendre, j'ai déjà décidé d'accepter.

– C'est le cas. »

Stark se tourna vers l'écran de brume qui n'affichait plus que du gris. En pensée, il voyait encore les nefs des Rois des Étoiles, la jungle luxuriante des Marches. L'avenir ! Pouvait-on se voir offrir l'opportunité de le découvrir, de l'explorer... et la décliner ?

« J'imagine que tu as raison », concéda-t-il.

Aarl hocha la tête. « Tu n'avais pas le choix, en fait. Je le savais avant même de te convoquer. »

Le Terrien haussa les épaules. Essayer et échouer, ce serait toujours mieux que rester à ne rien faire. Et il lui échoirait de décider s'il revenait ou non.

Il suivit son hôte qui quittait la pièce.

Après de nombreux détours, ils aboutirent dans une galerie encombrée d'objets divers. Il reconnut plusieurs instruments scientifiques terriens récents : un excellent sismographe, des spectroscopes, tout un appareillage électronique, le dernier cri en matière de lasers. Divers articles évoquaient des vestiges de l'antique Mars : des montages de cristaux dépourvus de sens à ses yeux. Il y avait d'autres dispositifs qu'il supposa fabriqués par le Seigneur de la Troisième courbe en personne.

L'un d'eux, une sorte de cage hélicoïdale de rubans cristallins, s'élevait en spirale vers le haut plafond en voûte près duquel il semblait s'évanouir. Le Terrien s'efforça de suivre les contours qui s'effaçaient peu à peu, mais, vaincu par le vertige, dut renoncer.

Aarl prit sa place dans la partie inférieure de la cage. « Cette hélice amplifie mes pouvoirs mentaux et me permet de manipuler la dimension temporelle. Place-toi où tu veux. Je parviendrai à garder le contact avec ton esprit, puisque nous voilà désormais accordés pour les besoins de la communication, mais je ne gaspillerai pas de précieuse énergie pour discuter. Quand tu seras prêt à rentrer, avertis-moi. »

Un geste et les rubans cristallins s'animent de feux subtils.

« Tu te réveilleras dans l'avenir. Je t'aurai conféré le peu de savoir dont je dispose à son sujet. »

Avant que les ténèbres l'engloutissent, d'incongrus tiraillements d'estomac se manifestèrent. L'hospitalité promise ne s'était jamais concrétisée.

Il fit un rêve étrange. Il était infini. Transparent. Les intervalles entre ses atomes atteignaient des dimensions telles qu'ils admettaient des constellations entières. Il bougeait, mais son mouvement, au lieu de le porter vers l'avant ou l'arrière, le faisait se faufiler à travers... quoi ?

Dans son rêve, se déplacer le rendait malade. Bien qu'il ait très envie de vomir, il ne parvenait, faute d'une panse pleine, qu'à éructer.

Cela expliquait peut-être pourquoi Aarl n'avait pas jugé bon de lui proposer à manger.

Il se réveilla dans un dernier haut-le-cœur.

Et constata qu'il avait cessé de se mouvoir. Il y avait sous ses pieds un plancher des vaches. Son estomac accueillit cette information avec reconnaissance.

La lumière se signalait par sa teinte verdâtre. Il leva les yeux et aperçut un soleil vert dans un ciel émeraude piqueté de nuages couleur menthe.

Il reconnut l'astre : Aldishar, dans les Marches.

La planète dont il accueillait la solidité avec tant de gratitude devait être Altoh, siège du trône.

Apparition, matérialisation, reconstitution — quelle que soit la méthode pour arriver là, il se trouvait sur une crête qui dominait une localité extraterrestre, ville agréable, tout en toits bas et en artères tortueuses, avec çà et là une haute tour pour introduire quelque variété. On se dispensait de l'horrible cubisme fonctionnel. Un réseau de canaux brillait au soleil. Buissons en fleurs et arbres abondaient. Les rues grouillaient de passants, les cours d'eau d'embarcations. Faute de trafic motorisé apparent, l'air était d'une merveilleuse pureté.